

RAYMOND LULLE ET *LE LIVRE DES MILLE PROVERBES*

CONFÉRENCE DE PATRICK GIFREU

POUR LES 20 ANS DU CENTRE THÉOLOGIQUE RAMON LLULL

Dimanche 11 octobre 2009, 14 heures.

Chapelle des Minimes, Perpignan.

Excellence Monseigneur André Marceau, évêque de Perpignan,

Excellence Monseigneur Pierre Debergé, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse,

Révérénd Père Philippe Curbelié doyen de la faculté de Théologie

Révérénds Abbés,

Révérénds Pères,

Révérénds Frères,

Révéréndes Sœurs,

Messieurs,

« Beneït sigui aquell que vé en nom del Senyor » (Ps, 118, 26). C'est avec ces paroles du psalmiste que j'aimerais vous remercier de votre présence ; que j'aimerais remercier ceux qui nous ont fait l'honneur de nous inviter aujourd'hui.

Nous sommes ensemble tous pour passer un agréable moment. Aussi enrichissant que possible. Et enfin, pour vous faire lire un auteur et un texte :

Le Livre des Mille Proverbes de Raymond Lulle

Les Éditions de la Merci

– la dernière de nos traductions de cet auteur. Vous pouvez vous procurer le livre pour la somme de 20€. Vous aiderez une petite maison d'édition qui s'est constituée à Perpignan pour proposer en traduction française les classiques de la spiritualité catalane.

Je ne répèterai pas ce que j'ai écrit dans l'avant-propos du livre. C'est un condensé de ce qui me semble le plus important à dire sur le sujet. Et je ne vais pas gâcher le plaisir de ceux qui vont le lire. Mon approche sera différente.

J'évoquerai en passant la figure de Raymond Lulle en faisant part de quelques réflexions inspirées par le livre. En faisant miroiter quelques facettes qui remettent le livre, non pas au goût du jour, c'est bien de l'inverse qu'il s'agit, mais dans l'intemporalité de l'éthique. C'est-à-dire dans la seule actualité qui vaille.

Ramon Llull (1232-1316) est le fils de colons barcelonais installés à Majorque après la conquête de l'île par Jacques Ier de Catalogne-Aragon. À trente ans, il abandonne la vie de courtisan et de troubadour, femme, enfants, pour se consacrer à la diffusion de son système de pensée, qu'il appelle l'*Art*, reçu par illumination divine, selon son témoignage, et qu'il a conçu pour la conversion rationnelle des infidèles au christianisme. Ce projet apostolique et réformateur est d'une exceptionnelle ambition intellectuelle. Il a des implications politiques, parce qu'il recherche l'approbation de l'Église et qu'il a besoin du soutien des monarques occidentaux et des puissantes villes marchandes (Gênes ou Pise).

Lulle exploite de manière propagandiste son moi littéraire en créant son propre personnage : un Raymond pénitent, pauvre, vieux et méprisé, qui est présenté comme le paradigme de l'homme qui a tout sacrifié pour la foi, qui est fou ('fantastique') aux yeux des conformistes et mécréants, mais sage aux yeux de Dieu.

En effet, une conscience qui juge le monde à partir d'une morale, et plus encore d'une morale chrétienne, est toujours sévère pour les agissements de ses contemporains. La modernité a sans doute exacerbé cet état des choses en prônant l'autonomie de l'individu. C'est que les masses, à la différence des peuples, sont indifférentes aux grandes questions. Les élites non traditionnelles sont souvent mues par des considérations immédiates et sont plus encore absorbées dans leur égoïsme. La question qui se pose aux justes

et aux moralistes est ainsi souvent la même : pourquoi mal agir alors que bien agir n'exige pas plus d'efforts ou d'abnégation de soi ? La réponse est malheureusement celle-ci : c'est l'intérêt à court terme qui prive l'individu d'agir avec droiture. Or, cet intérêt est un des symptômes de la société libérale, laquelle s'est opposée violemment aux sociétés traditionnelles en mettant en place des mécanismes d'individualisation, aboutissant à des conceptions politiques et sociales aberrantes, formant l'individualisme contemporain. Son essence réside dans le fait de (je cite) « reconnaître l'individu comme juge en dernier ressort de ses propres fins, croire que dans la mesure du possible ses propres opinions doivent gouverner ses actes, telle est l'essence de l'individualisme », (écrit Hayek dans *La Route de la servitude*).

Contrairement à l'idée reçue, on peut penser moralement et agir dans le même temps, même si la morale de l'action se singularise d'autres formes de morale. Il est bon de rappeler que l'un n'exclut pas l'autre.

D'autre part, on peut encore être idéaliste sans être utopiste, c'est-à-dire qu'on peut poursuivre un idéal sans se retrancher du monde. Il y a une pensée toute en nuances qui requiert parfois que l'on se révolte contre la médiocrité, précisément parce que le médiocre oublie la nuance et obscurcit le monde. La lumière doit jaillir, coûte que coûte, c'est bien ainsi que l'entendait Lulle. Il s'agit avant tout d'honneur, et plus précisément d'honneur chrétien.

Lulle sait cela : écrivain subtil, pratiquant l'introspection, obsédé par la grâce, la sainteté, le martyre, son caractère le pousse à se révolter contre le fait accompli, s'il juge que ce dernier dessert la morale chrétienne. Lulle est sévère pour le monde. Il suffit pour s'en convaincre de lire ses romans « Blaquerne » ou « Félix ». Ou tout simplement la petite fable satirique qu'est « Le Livre des bêtes. » Il l'est d'autant plus qu'il est abasourdi par les tares de ses contemporains, leur hideuse vérité, leur poltronnerie, leur goût pour les mensonges.

Etre seul est naturellement un prix élevé à payer, mais la contrepartie n'est pas négligeable : être libre. Fait curieux, du moins pour ceux qui se font

une conception grossière de la religion : qu'on puisse dans le même temps se réclamer du catholicisme le plus intransigeant (intransigeant dans le sens où rien ne doit distraire de la volonté de Dieu), et se montrer si soucieux de défendre sa liberté. Lulle décline toutes les propositions alléchantes qu'on peut lui faire : en s'imprégnant tous les jours de la parole divine, on devient sourd aux imprécations humaines.

Notez bien que Lulle rencontre les grands de ce monde, roi, empereur, papes. Il les côtoie, leur soumet ses exigences. Il professe dans les plus grandes universités d'Europe. Partout où il passe il provoque une grande admiration, mêlée de moquerie, et teintée d'incompréhension, tant ses théories et ses projets de réforme sont en avance sur son temps. C'est le privilège des grandes pensées et des grandes œuvres que d'arriver trop tôt.

Les visions du Christ, que Lulle affirme avoir eues, ne sont pas seulement le départ de sa conversion, de sa nouvelle vie. Elles sont des appels tout de prescience. Ces visions ont la force de l'appel divin. Ces visions sont aussi l'expression d'une volonté hors du commun.

Dès lors, une hiérarchie oblige Lulle à ne pas s'arrêter où ses inclinations premières l'auraient sans doute conduit ; lui, l'homme de cour, le bourgeois, le troubadour, le chevalier. C'est pourquoi on retrouve dans la table qui est à la fin du *Livre des Mille Proverbes*, la hiérarchie à laquelle Lulle se soumet. Cette hiérarchie commence par Dieu et se termine par « l'intention » (sous-entendue « l'intention humaine, notre intention »). Et tout le livre, soit plus de mille proverbes, répartis en cent deux chapitres, autant dire une vie, se trouve compris entre les deux termes : Dieu et notre volonté.

Il est évident que l'homme se définit d'une certaine façon, depuis la nuit des temps philosophique, mais que sa définition ne suffit pas à le décrire. Pic de la Mirandole, grand lecteur de Lulle, écrit dans le *De dignitate hominis*, que l'homme est cet être qui se choisit lui-même, qui se crée lui-même. Cajetan explique que l'homme est un sujet. Dire que l'homme est un sujet, ce n'est pas seulement affirmer qu'il est doué d'une nature absolument singulière. C'est dire qu'il est responsable de sa réalisation, qu'il est, d'une certaine façon, son créateur sous le regard du Créateur et à son image.

Lulle est catalan, européen, universel. Il se veut le héraut qui proclame le message de Dieu jusqu'aux extrémités de l'Europe et au-delà. Il proclame la nouveauté d'un Dieu sérieux, responsable et loyal. L'homme peut se fier à Lui. Entre ce Dieu et chaque être humain existe un rapport unique qui fait de l'homme une personne, le *toi* de celui qui dit : *je suis*. Ce Dieu proche et intime, l'interlocuteur premier et le plus immédiat, éveille l'homme, affermit sa conscience de lui-même. Un espace intérieur se crée ainsi, l'intériorité chrétienne, qui aura une influence immense dans notre histoire.

Plus qu'une intériorité, c'est un sanctuaire que nous portons en nous. Un sanctuaire où Dieu seul a accès, que nous soyons qui que nous soyons, sans doute aussi, pécheur, ou non croyant. Mais ce sanctuaire n'est accessible à l'homme que par un effort de coopération de l'esprit. Il y faut l'espérance personnelle, mais aussi sociale. Cela reste un grand mystère : Dieu est plus présent à nous que nous ne le sommes à nous-même. C'est à Dieu de nous introduire dans ce sanctuaire que nous portons au plus intime de nous-même. Tellement intime que nous n'y pénétrons pas sans préparation. Et c'est pour ces raisons que Dieu est premier, premier dans la table du *Livre des mille proverbes*. C'est la grâce que Lulle nous souhaite, nous ses chers et fidèles lecteurs. Croître ensemble dans la liberté intérieure, dans l'amour de Dieu, de soi et du prochain, pour que chacun trouve en lui-même et respecte dans les autres, ce divin sanctuaire.

Voilà l'idée qui sous-tend ce livre. Lulle définit les rapports que l'on peut avoir avec autrui, le compagnon, l'ami, le voisin, les parents, le prêtre etc. En effet, au-delà de ma nature parfaitement singulière, sur laquelle je viens d'insister, il y a cet élan vers l'autre qui me définit comme sujet et qui me constitue comme un Je irremplaçable. Je suis une personne capable de métamorphoses (de *metanoia*, de conversion).

Ainsi l'individu est une tentative d'autocréation ou d'éclosion vis-à-vis de lui-même, dans une histoire dont le sens est tout intérieur et secret. Mais cette tentative ne saurait exister pleinement sans une adhésion ou une soumission à une donnée qui puisse dépasser le seul geste humain.

C'est normal et sage, parce qu'un vouloir parfaitement ordonné veut d'abord la fin. Quand on voyage on sait qu'on va à tel but, la fin du voyage. La fin première dans l'ordre d'intention est dernière dans l'ordre de

réalisation. C'est pourquoi le Seigneur est l'héritier de tout ; c'est à Lui, le Christ, le premier dans la pensée de Dieu, que sont ordonnées toutes les œuvres de Dieu.

Oui, chers amis, Lulle affirme que le Christ, l'Homme-Dieu, est le seul qui puisse nous faire vivre de la vraie justice, qui est le droit des autres, reconnu et respecté par nos devoirs. En une époque marquée par un égocentrisme délirant, le Christ nous donne la clé de la vie sociale : « fais à autrui ce que tu désires qu'il te fasse ». Et cette attention à l'autre, qui suppose le renoncement, voire, l'héroïsme, n'est cependant pas une frustration, mais un épanouissement : car le droit fondamental de chacun n'est pas une déclaration abstraite, mais un devoir, attaché à la possibilité concrète de respecter autrui et de faire grandir son humanité.

Lire le *Livre des Mille Proverbes*, ce petit livre, c'est lire un des livres de Lulle les plus aisés à lire. Il se présente comme un guide dans l'art de bien diriger sa vie intérieure et il se lit comme un code de civilité et de convivialité. Sa mise en pratique demande néanmoins un effort. L'effort nécessaire pour être un modèle de fidélité dans la foi, vécue dans la vie courante. Un modèle d'époux, de père, d'ami, d'homme intègre, qui sanctifie son travail quotidien. Dieu attend de chacun sa sainteté dans la vie ordinaire, à partir de son travail et des activités de chaque jour, source de sainteté pour les membres de la famille, les collègues et les connaissances.

Voilà donc un livre pour chacun d'entre nous. On lira ces maximes, on les méditera, on mettra en pratique ce manuel de savoir-vivre. Un manuel qui ne se réfère qu'à une seule approche du Christ, la seule approche viable, et que l'on peut nommer à juste titre universelle, selon le sens du mot catholique en grec.

Déu vos guard.

Patrick Gifreu